





# Le grand témoin d'une Europe défunte

**DOSSIER** À quelques semaines de ses cent six ans, Boris Pahor, l'auteur de « Pèlerin parmi les ombres », reste un homme engagé contre la barbarie et l'intolérance.

THIERRY CLERMONT  
tclermont@lefigaro.fr  
ENVOYÉ SPÉCIAL À TRIESTE

**C'**EST une petite maison modeste, perchée sur les hauteurs arborées de Trieste, une corniche plantée de massifs de lauriers-roses et de figuiers nains. Une fois passée la Strada del Friuli, on descend quelques marches de pierre, dans un silence confondant : la vue est superbe sur l'Adriatique, terminus d'une

certaine Europe, et seuil d'une autre, celle des Balkans naissants. La messagerie téléphonique vient de nous prévenir : « Bienvenue en Slovénie », distante de quelques kilomètres : les caprices des antennes relais. C'est là que Boris Pahor a élu domicile au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, après son retour des camps de la mort, et un séjour de quelques mois en France. On pense à ce qu'il écrivait dans son chef-d'œuvre, *Pèlerin parmi les ombres* : « Je repris

les escaliers et montai lentement jusqu'à la terrasse du haut. Les terrasses étroites ressemblaient à celles qui s'étagent sur les flancs des collines triestines depuis la mer jusqu'au bord du plateau du Karst. »

Le lieu est sombre, comme retiré du monde et de ses fureurs ; l'homme, affaibli sous le poids des ans et des épreuves, est affable, inatarrissable ; son français est parfait. Sur la table de l'étroite pièce qui lui sert de bureau, quelques livres en slovène, une machine à écrire Remington, modèle « Travel-Riter Deluxe », un bol de café au lait, la presse locale : *Il Piccolo* et le quotidien slovène de Trieste, *Primorski Dnevnik*. Pahor commente la polé-



mique naissante, étalée sur une pleine page : la ville de Claudio Magris et d'Italo Svevo va rendre hommage au soldat-poète D'Annunzio en juillet prochain, avec une exposition et une statue de bronze qui va être érigée, à l'occasion du centenaire de son coup de force militaire à Fiume, à la tête des nationalistes italiens qui voulaient annexer cette ville croate. Pahor, lui, n'a pas eu droit à un tel hommage, même s'il a été élu citoyen d'honneur de la ville en 2013, un siècle après sa naissance à Trieste, alors sous domination de l'Empire austro-hongrois. La ville portuaire, berceau de Generali et du café Illy, comptait alors 20 % de Slovènes. La statue de bronze de Pahor, inaugurée en 2017, se trouve, elle, dans le pays de ses ancêtres, à Ljubljana, dans le parc Tivoli.

« Ce projet, fulmine-t-il, est proprement – ou plutôt salement – inqualifiable. Ça revient à une réhabilitation officielle de la barbarie nationaliste, pour un coût de 300 000 euros ! Trieste a-t-elle vraiment besoin de cela : célébrer un des premiers compagnons de route de Mussolini ? De toute façon, ce qui se passe ici depuis l'arrivée au pouvoir de Salvini est plus qu'inquietant. » Le monde d'hier, le monde d'aujourd'hui. Et il ajoute : « Nous vivons désormais dans une société infernale parce qu'outrageusement égoïste et qui a oublié le tribut dramatique payé par l'Europe pour retrouver sa liberté... La population italienne ne sait pas ce que le fascisme nous a infligé. La langue slovène, les écoles, les associations : tout était interdit. »

Aujourd'hui, Pierre-Guillaume de Roux, qui donna le coup d'envoi de la reconnaissance internationale de Pahor avec la traduction en français – la première, hors des frontières – de *Nekropola*, sous le titre *Pèlerin parmi les ombres*, en 1990, publie un hommage collectif particulièrement riche, augmenté de trois superbes nouvelles inédites de Pahor, dont *Le Berceau du*

#### **ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE. CHEMINS DE BORIS PAHOR**

Ouvrage collectif  
sous la direction  
de Guy Fontaine.  
Éditions Pierre-  
Guillaume de Roux,  
164 p., 18 €.   
En librairie le 30 mai.



monde, où l'auteur d'*Arrêt sur le Ponte Vecchio* évoque son retour des camps de concentration et la fin pitoyable de Mussolini, et dans lequel un des protagonistes s'exclame : « Nous devons tout faire pour que le monde ne tire pas un rideau d'oubli sur ce qui s'est passé. »

#### **Témoignage implacable**

Écrit en slovène, paru confidentiellement en 1967, *Pèlerin parmi les ombres* constitue un témoignage implacable sur l'expérience concentrationnaire du militant pour la cause slovène et de l'opposant au fascisme qu'il fut, et qui côtoya l'horreur et la mort dans les camps de Dora-Mittelbau et Harzungen, Bergen-Belsen, Dachau, et le Struthof, en Alsace, entre deux « marches forcées ». Soixante-quinze ans après, sa mémoire n'a pas bougé, dont la boussole reste fixée sur ces lieux d'inhumanité, sur ces noires années 1944-1945 : « Je les revois encore ces tas de morts, ces tas de mourants. Ces tas qui ont inspiré mon ami Zoran Music, qui avait survécu à Dachau, ceux qui nous

Nous vivons dans une société infernale parce qu'outrageusement égoïste, et qui a oublié le tribut dramatique payé par l'Europe pour retrouver sa liberté...

BORIS PAHOR



scutent à la figure dans sa série de tableaux "Nous ne sommes pas les derniers". Comme lui, j'ai dû attendre plus de vingt ans pour pouvoir témoigner. Il me fallait la décantation du temps, un temps pourtant éternellement présent, comme bloqué. »

Ce livre, qui a depuis fait le tour du monde, porte en épigraphe un vers du poète slovène Srečko Kosovel, évoquant la « cendre froide », et cette sentence de Vercors : « Le jour où les peuples auront compris qui vous étiez, ils mordront la terre de chagrin et de remords, ils l'arroseront de leurs larmes, et ils vous élèveront des temples. » Parue en 2008, l'édition italienne était présentée par Claudio Magris, qui y louait une « œuvre magistrale » sur le « mal absolu » où « coexistent un puissant souffle humain et une précision d'une grande froideur ».

Nobélisable, Pahor, comme son compatriote et concitoyen ? Réponse de l'intéressé : « Être lauréat du Nobel en tant qu'écrivain ne m'intéresse pas particulièrement. En revanche, il faudrait nobéliser Pélerin parmi les ombres, pour que l'on n'oublie pas le tragique de l'Histoire. En attendant, j'ai fait près de 300 rencontres avec des jeunes et des lycéens, pour qu'ils n'oublient pas ce qui s'était passé, voire pour qu'ils l'apprennent. »

Premier éditeur à l'étranger de Pahor, Pierre-Guillaume de Roux se souvient : « Dès ma lecture, je fus saisi par la force du témoignage. Son ton délicat et pudique pour raconter l'horreur des camps. Il y avait là une voix unique et bouleversante qui plaçait d'emblée ce livre aux côtés de Si c'est un homme de Primo Levi ou de L'Espèce humaine de Robert Antelme. » On pourrait ajouter les livres d'Imre Kertész

(que Pahor a rencontré en public en 2009), de Jean Cayrol, du Polonais Tadeusz Borowski et de Stéphane Hessel, avec lequel il s'était entretenu en 2012, et dont nous retrouvons l'intégralité des échanges dans le collectif que publie Pierre-Guillaume de Roux. Après l'avoir rencontré pour la première fois il y a une trentaine d'années, de Roux précise : « Devant moi, un homme intrépide et délicat. Il émanait de lui une force et une douceur. D'abord un homme de combat voulant continuer à transmettre sans faillir, son haut message de témoin contre la barbarie. Mais Boris, c'est aussi le défenseur des langues dites minoritaires, à commencer par le slovène. Et là encore, quelle fougue, quelle passion, quelle énergie, quelle force de conviction ! Elles sont toujours intactes, à cent six ans. Il faut lire et relire ce grand témoin héroïque. »

### Défenseur des « petites nations »

Toute l'œuvre, abondante, de Pahor tourne autour de la mémoire des camps, de l'incendie de la Maison de la culture slovène de Trieste par les fascistes en 1920, dont il fut témoin, et de la défense des « petites nations », au premier rang desquelles la Slovénie, toujours sous forme de fiction, par l'intermédiaire d'un de ses doubles narratifs, Radko Suban, que l'on retrouve dans Place Oberdan à Trieste et Printemps difficile, son autre chef-d'œuvre, centré sur son séjour au sanatorium de Villiers-sur-Marne, en 1945.

Ses influences, ses références littéraires, ils les clament haut et fort ; outre Kosovel et Edvard Kocbek, il faudrait citer Gide, Sartre et surtout Camus, Remy de Gourmont, Dante

et Pétrarque, le Dostoïevski des Carnets du sous-sol. Plus près de nous, il reste un admirateur d'Umberto Saba : « Il a chanté merveilleusement la Trieste populaire que j'aime, à travers une poésie proche des gens, loin de celle évoquée par Svevo dans ses romans, que je n'apprécie guère. » Et si la littérature d'aujourd'hui ne l'intéresse guère, il n'en reste pas moins attentif au monde d'aujourd'hui, qu'il observe et commente sans ambages. Ainsi, à propos de la langue anglaise, cet ancien professeur de littérature assène : « C'est la langue du commerce et du dollar, ce n'est pas à proprement parler une langue européenne. En fait, il n'existe que deux idiomes véritablement européens : le français et l'allemand, qui domine l'Europe de l'Est. »

Celui qui se présente comme un « simple voyageur », bon pied bon œil, un « Sgajo » pour reprendre le mot slovène qu'il affectionne, fêtera ses cent six ans le 26 août prochain. C'est le doyen des Lettres mondiales, et notre dernier témoin. André Clavel parlait d'un « colporteur de lumière dans un siècle de ténèbres ». Tout est dit. ■

#### À LIRE AUSSI :

« Trieste », de Roberto Bazlen, traduit de l'italien par Monique Baccelli, Allia, 48 p., 6,20 €.

« Confession téméraire », d'Anita Pittoni,

traduit de l'italien par Marie Périer et Valérie Barranger, La Baconnière, 209 pages, 20 €.

« Histoires triestines », de Giorgio Pressburger, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 176 p., 19,50 €. (à paraître le 6 juin).

